



Un accent de sincérité

Abdellatif CHAOUITE

*Anthropologue
Rédacteur en chef de la revue *Ecartis d'identité**

Comment dire – écrire - sans le paraphraser, ce qui se veut simple hommage et témoignage d'amitié et de reconnaissance à Mohamed-Chérif Ferjani ? Sans le paraphraser même si la paraphrase vaut par elle-même reconnaissance et amitié. Comment, plus exactement, dire une communauté de pensée et d'aspirations, un partage et une rencontre qui a plaisir à se renouveler, quand on sait que toute coïncidence ne donne pas forcément lieu à rencontre ? Comment même s'adresser à Mohamed-Chérif et le remercier pour ce partage dans un détour qui n'est point adresse directe, et cependant, l'occasion de l'adresse la plus directe peut-être, la plus sincère, prenant le temps de cette sincérité ? Et comment dire enfin ce quelque chose qui est encore plus indicible peut-être, moins serein à dire dans cette reconnaissance, à savoir le sentiment non seulement d'un partage mais d'une responsabilité d'un certain héritage et d'une certaine expérience du monde ?

Telles sont les questions qui m'ont orientées - sur l'incitation de cette autre amitié partagée et de cet autre ami, Mohammed Seffahi - vers cet *à-côté* du dire de Mohamed-Chérif Ferjani : l'accent. Un *à-côté* qui est moins évitement du dire que dérivation qui résume peut-être l'essentiel même de ce dire, sa sincérité.

Le corps-à-corps avec les langues

Mohamed-Chérif est, peut-être avant tout dire, un accent affirmé (que je ne me hasarderai pas ici à décrire : ce ne sont pas ses caractéristiques physiques ou phoniques qui importent, mais la franchise qui accompagne telle une signature cette affirmation). Ce fut ce qui me frappa dès ma première rencontre avec lui, il y a de cela quelques décennies, à la Maison de l'Orient à Lyon. Cette signature me renvoyait évidemment à une interrogation sur moi-même. Étant également « immigré » ou exilé – au sens étymologique : un sortant du lieu -, émigré-immigré dans la langue que je parle et que j'écris avant même mon émigration dans ce lieu, la question de l'accent interroge toujours mon écoute. (Je dois donc ici cette nouvelle halte à l'amitié des deux, Mohammed et Mohamed, et cette nouvelle dérivation : la transcription, comme sans doute l'accent, nous dit quelque chose des vérités de nos exils et émigrations).

On connaît bien sûr les hypothèses courantes là-dessus : l'accent, c'est le corps qui parle, c'est le geste dans la parole, c'est la marque sociale, etc. (les belles pages aussi bien d'un Bourdieu que d'un Derrida là-dessus par exemple). L'accent, c'est également ce qui se trahit en nous, et aussi bien, et peut-être surtout, ce qui nous donne la possibilité même et l'affirmation de toutes



nos « trahisons », nos belles et parfois nos moins belles « trahisons », nos belles et parfois moins belles « traductions » dans nos confrontations à nous-mêmes (ou à ce dont est fait ce « nous-mêmes ») et aux autres.

On sait également comment les psychanalystes se posent ces questions : en lien avec les processus d'identifications, de désidentifications, etc. Mais ce n'est pas non plus ce qui importe le plus ici. Ce qui importe c'est le fait que l'accent transfère non seulement le « corps », l'histoire et la mémoire qui ont fait ce corps, dans la parole, mais ce que j'appellerai le *corps-à-corps* avec cette histoire-mémoire et notamment dans ses confrontations avec ce que l'usage nomme la langue maternelle et les langues secondes. Je dis « maternelle » sans interroger cette notion qui souffrirait pourtant de l'être, et sans savoir non plus ce que Mohamed-Chérif considère, lui, comme sa langue maternelle. Je présume seulement que c'est la langue arabe, langue qui fait partage entre nous, mais déjà peut-être « autre chose ». (Dans mon cas et dans ce que je suppose refléter mon accent, c'est le double accent du berbère et de l'arabe marocain parlé, c'est-à-dire un accent déjà transféré entre deux langues avant qu'il ne se transfère sur une troisième, le français). Le transfert est sans doute une des fonctions principales de l'accent, il situe la première geste linguistique dans la parole (ou dans le corps) mais aussi son exil possible et son hospitalité dans une autre. C'est « autre chose » donc : plus encore que les langues elles-mêmes, le transfert de l'accent est ce qui nous *créolise*.

Ceci dit et plus précisément, ce que je voudrais souligner ici, et non seulement par amitié et partage mais d'abord par conviction intime, c'est la cohérence (un indice ou une signature de sincérité) chez Mohamed-Chérif, entre son accent et l'objet de sa

réflexion, ce que j'appelle le *corps-à-corps* avec les langues (la notion de langue étant à prendre ici plus largement que l'idiome qu'elle désigne). Prenant connaissance au fur et à mesure de l'évolution de l'objet de travail de Mohamed-Chérif, je réaliserais vite que ce *corps-à-corps* engagé par lui est bien plus crucial et plus déterminant dans la période historique que nous partageons, bien plus radical en quelque sorte que ce qu'on peut en dire génériquement, car ce *corps-à-corps* est engagé par lui avec cette langue dans la langue, particulière et aux effets particuliers sur l'histoire, cette langue qui ne se veut ni maternelle ni paternelle, ni première ni seconde, mais transcendant tout temps et tout engendrement, la langue dite coranique ou, comme ce nom-même l'indique, la langue-lecture, exhortant par là-même à un *corps-à-corps* dans cette lecture. Peu, me semble-t-il, sont aptes à engager ce *corps-à-corps* aujourd'hui sans trembler. Mais ce peu est précieux : il apporte une lumière dans l'immense rapt des imaginaires dans des bribes illisibles de cette langue-lecture, voire de leur violent *raptus* dans des sur-identifications catastrophiques à sa lettre devenue opaque.

Cette sincérité du *corps-à-corps* se révèle sans doute mieux encore, par le biais de l'accent, dans l'épreuve d'une autre langue. Oserais-je dire alors que l'autre-langue nous sauve du *raptus* dans la nôtre ? Je ne serais pas loin de le penser, à la condition évidemment d'un véritable *travail au corps* si je puis dire avec cette langue. Parler – écrire dans – une autre langue est chose prodigieuse, quand elle donne lieu à un *corps-à-corps* avec les langues première et seconde, un *corps-à-corps* sincère, une lutte d'*argumentatio*, un travail de traduction ou de déconstruction pour faire dire à ces langues ce qui n'est plus entendu sur les pentes mystificatrices que leur font prendre plus souvent leurs parlers



communs. Et c'est encore peu dire quand on sait la complexité historique dont il faut tenir compte, dans le cas des rapports des langues maghrébines à la langue française, langue qui avait aussi exercé son violent *raptus* colonial sur ces langues.

Sur plusieurs fronts

La langue, les langues, en tant que telles, n'y sont pour rien évidemment dans ces dérives, mais beaucoup de leurs usages idéologiques, qui se les *approprient* de manière obtuse et ferment de ce fait la porte ou le champ de leur créativité (de leur *ijtihad* comme on dit dans la langue arabe, réduit à un *jihad* mal digéré dans les usages idéologiques de celle-ci). Ces usages font corps monolithique avec la langue, un corps saturé de lui-même, sans brèches, et plutôt une fiction de corps, au détriment de l'histoire, de la propre histoire de chaque langue et du corps-à-corps qu'il faut entretenir avec elle. La langue, ainsi appropriée, risque toujours de perdre son pouvoir d'ouverture sur les deux champs essentiels de sa performativité : l'éthique et le politique. C'est l'un des combats me semble-t-il de Mohamed-Chérif : redonner à la langue sa capacité d'ouverture et de créativité, sa capacité de dire le monde et non une fiction délirante de ce monde. Ce combat, il le mène sur deux fronts, dans deux langues, contre deux mystifications, dénonçant les clôtures dans une langue mais aussi ce qui soutient ces clôtures dans une autre, par exemple celles qui arguent, selon Mohamed-Chérif, qu'« un État oriental, selon la version de Badie, non chrétien selon la version de Gauchet, et islamique selon ceux qui ont appliqué cette thèse au monde musulman ; cet État serait, sinon inapte, du moins incapable d'évoluer par lui-même – c'est-à-dire sans s'occidentaliser - vers la démocratie, la reconnaissance des droits de l'individu et la laïcité¹. »

Je crois que c'est le don que nous fait Mohamed-Chérif dans et par son travail : déconstruire les entreprises mystificatrices des deux côtés pour remettre les usages de la langue, des langues, celle dite coranique comme celles qui la jugent, sur les rails de leur histoire et des mouvements de ces histoires. Avec un *accent sincère*, je veux dire qui nous laisse *entendre* comment lui-même se coltine cette déconstruction : Mohamed-Chérif parle (ceux-elles qui le connaissent le savent) avec ses tripes comme on dit, avec son corps (ses gestes, son accent, parfois sa harangue). Il habite son dire sensiblement et sans concession, c'est-à-dire sincèrement. Il dit ce que *font* les usages des langues et comment, en rappelant, voire en martelant, dans ses interventions orales comme dans ses écrits, le précis de la lettre telle qu'écrite ou telle que rapportée puis écrite (ce qui est le cas de la langue dite coranique), aussi bien que le contexte des usages de cette lettre, de ses rapportages comme des rapports qu'ils instaurent. Celles et ceux qui le fréquentent savent que ses interventions orales comme ses écrits sont toujours émaillées de citations à partir d'une langue dans l'autre par exemple. Et, au passage, il rectifie les mauvaises traductions ou rappelle le pourquoi de ces traductions, autrement dit il fait passer un *autre*, d'une langue à l'autre, qui redonne souffle aux deux, les font travailler, déplier et repenser, ce que j'appelle donc un corps-à-corps avec la langue. En cela, il y a aussi une expression de sincérité comme dans son accent, et d'une rigueur. Il ne traduit pas selon un lexique ou un dictionnaire mais selon les contextes qui ont informé les usages de ces lexiques et dictionnaires. Il l'a écrit : il se méfie des « obsessions textuelles » qui conduisent à se détourner des réalités et de l'histoire, comme il se méfie des modèles simples et simplement opposables qui chevauchent souvent les catégories de la pensée normative (et peut-



être que l'accent ici est un agent de cette méfiance des dichotomies oppositionnelles). Mohamed-Chérif ne parle pas deux langues en comparant leurs productions ou leurs performances politiques ou religieuses supposées étrangères les unes aux autres, il fouille dans les usages de l'une et de l'autre pour trouver aussi bien ce qui les distingue que ce qui les rassemble dans leurs dépassements (c'est ce que la sincérité de l'accent nous fait toucher : en nous décalant des évidences des sonorités habituelles). Pour cela, il ne suffit pas d'être bilingue ou connaisseur érudit, il faut être plus : universel dans chaque langue, ou plus exactement, en le disant dans le langage d'Édouard Glissant, *diversel*.

C'est ce que reflète l'accent de Mohamed-Chérif : un accent *diversel*, un accent ancré et excentré tout ensemble, un accent qui n'est pas neutre, au contraire, il est engagé et engageant, un accent situé mais authentiquement *libre* des déterminations normatives de cette situation, comme des suppositions inverses ou adverses.

Cet accent nous parle donc du diversel, c'est-à-dire de l'universel dans les différences : l'universel du politique, l'universel de l'Islam, auxquels il faut ajouter l'universel du sexe (on dirait plutôt aujourd'hui le genre). D'une trilogie donc qu'un autre avait nommé la « trilogie interdite » ou la trilogie de l'interdit en « terre d'islam » (si ce vocable signifie encore quelque chose). L'accaparement pendant longtemps de cette trilogie de l'interdit par les régimes en place a donné lieu à ce qu'on connaît aujourd'hui, un rapt dogmatique des deux côtés des discours qui s'affrontent sur la scène de cette trilogie. Les uns et les autres disent souvent la même chose mais pour des visées opposées : hors de l'Islam point de salut pour les uns, l'Islam est le plus grand danger qui menace le monde pour les autres. Le pire des pièges dans lequel s'est enfermé

le monde, depuis la prophétie de son devenir en « choc des civilisation² ».

Cela peut ne sembler rien à voir directement avec l'accent de Mohamed-Chérif, mais c'est de cela même pourtant qu'il parle avec son accent et dans ses différentes langues. Du coup l'hypothèse d'Elie During dans son travail « Politiques de l'accent, Rancière entre Deleuz et Derrida » est intéressante à évoquer ici : « on n'est jamais *chez soi* dans sa langue, dit-il, parce qu'on parle toujours, sinon la langue de l'autre, du moins dans une relation à la langue de l'autre qui interdit d'habiter sa langue comme un propre, du milieu d'une identité constituée³. » Habiter sa langue comme un propre et du milieu d'une identité constituée, cela pourrait être, par exemple, habiter la trilogie de l'interdit qui a fait longtemps l'usage commun de la langue dite arabe au Maghreb : être assujéti à cet usage. Ou, inversement, habiter la ou les langues de l'anathème et de l'idéologie de la *subalternisation* qui visent encore cette langue. C'est cette alternative que Mohamed-Chérif refuse : il n'habite ni l'interdit tout en gardant son accent (on connaît sa trajectoire de militant), ni son reflet inverse, qu'il dérange avec son accent. Mohamed-Chérif n'habite totalement et uniquement ni l'une ni l'autre de ces langues, mais totalement et ouvertement les deux, et dans les deux avec son accent. C'est cela même habiter le diversel, une capacité critique qui immunise contre les travers des « milieux des identités constituées ».

C'est en cela que je reconnais en Mohamed-Chérif un *ami* (c'est mieux que de dire un frère par les temps qui courent !) dans l'aventure « inter ». Ce que j'appelle aventure « inter », c'est cette expérience du monde qui apprend à faire de la pensée du dehors une manière de penser et de repenser les dedans, tous les dedans. C'est en cela qu'il est pour moi un diversaliste (c'est-à-dire un universaliste



dans le sens non idéologique du terme mais dans le sens actionniste si je puis dire : il contribue à réaliser l'universalisme vrai, qui est la totalité réfléchie de manière critique et sans exclusion d'un bord ou d'un autre).

“Ecart(s) d'identité”

Ami, il l'est également, et là je voudrais le remercier chaleureusement et sincèrement, dans cette autre aventure, bien plus modeste : l'aventure revue d'*Ecart(s) d'identité*⁴ dont il en est l'un des parrains, mais aussi l'un des contributeurs fidèles. Pour finir donc ce modeste témoignage de reconnaissance, je souhaiterais citer deux extraits de ses contributions dans cette revue. Ils me semblent résumer d'une certaine façon ce que je souhaitais évoquer ici amicalement.

D'abord cet extrait qui illustre le dialogisme entre les imaginaires et les langues chez Mohamed-Chérif et qui pourrait faire entendre son accent s'il était lu par lui-même. Extrait d'un article qui date de 1988, Mohamed-Chérif y fait une analyse de la posture entre-deux du migrant : « Ainsi, à l'image du “chanceux” envié - par ceux qui ne peuvent plus partir, même en tant que “touristes” - succèdent, en s'y superposant, toutes les images négatives et méprisantes pour le “plouc parvenu” qui “se croit arrivé” et qui a oublié ses origines de “paysan crasseux et ignorant”, etc. Il est le “mazigri”, le “khoroto”, celui qui n'est plus de nulle part - “là din là milla” (ni religion ni communauté) -, l'oiseau qui a voulu imiter la démarche d'un autre et qui en a oublié la sienne sans pour autant réussir l'autre, celui qui incarne tous les défauts du “parvenu” tels que les décrit Molière dans le Bourgeois Gentilhomme ou la troupe tunisienne du Théâtre Nouveau dans le Maréchal.⁵ » On l'aura remarqué, au-delà de l'accent, cet extrait dit aussi quelque chose du refus de la simple « imitation » (autre enjeu

critique du corps-à-corps avec les usages de la langue dite coranique comme dans ceux de la langue dite de « l'intégration » des immigrés), refus d'imitation donc d'une démarche ou d'un accent qui ne sont pas singulièrement sincères.

Ensuite, ce morceau, un peu plus long mais quasi anthologique, qui en dit long sur la démarche de Mohamed-Chérif qu'il qualifie lui-même d'« archéologique » et sur ses capacités à se faufiler, avec beaucoup d'humour, dans les arcanes de l'histoire au-delà de l'« obsession textuelle », surtout quand il s'agit de son histoire personnelle. C'est un extrait d'un article intitulé « Identité(s) sans papiers... identité(s) de papiers », daté de 2000 : « Puis ce fut l'indépendance, l'édification d'un “Etat moderne”, la construction des écoles, etc. Et on commença à connaître les “écarts d'identité” ! D'abord avec la scolarisation... Bien sûr, il n'était pas question d'envoyer tous les enfants à l'école et de compromettre l'avenir du noble métier d'éleveur nomade ! Baba Farhat, mon oncle, qui était, avant mon père, le chef de la famille, avait un certain sens de l'équité : il décida, démocratiquement tout seul, de scolariser l'un de ses fils - Abdulkader -, le fils de sa nièce, Mabrouk et moi-même, fils unique de son frère qui le secondait dans la direction des affaires familiales. Bien entendu, aucune fille ne pouvait espérer faire partie du lot !

« Au moment de l'inscription à l'école, on a découvert que je n'avais aucune existence légale, ou officielle : n'étant pas déclaré à l'Etat civil, je ne pouvais fournir le bulletin de naissance exigé par l'administration scolaire. Mais Baba Farhat n'était pas du genre à reculer devant un problème... de papiers ! Il décida de m'attribuer généreusement l'identité de l'un de ses fils désigné volontaire pour garantir la pérennité



du métier d'éleveur nomade. D'ailleurs, ce n'était pas tout à fait son identité : il s'appelait au quotidien Chihaoui et fut déclaré à l'Etat civil au prénom de Mohammed. En me faisant bénéficier de son identité officielle, sans lui demander son avis – si toutefois il pouvait en avoir – on a pu le déclarer plus tard avec son nom d'usage. Cependant, cette solution n'était pas sans problème : la date de naissance officielle de mon cousin, que je devenais, me donnait un âge trop élevé pour l'inscription à l'école. Baba Farhat, toujours aussi respectueux des normes de l'Etat de droit, jugea que ce n'était pas un problème : n'étant pas totalement analphabète, il prit un stylo de la même couleur que celle utilisée par l'officier d'Etat civil et me fit gagner

trois ans en changeant le dernier chiffre de l'année de naissance déclarée ! Ainsi, ma première identité de papier était doublement fautive : j'étais mon cousin déclaré à l'Etat civil avec trois ans d'âge en moins ; ce qui correspondait, à un an près, à mon âge réel selon les souvenirs de la famille !⁶ »

Sans autre commentaire, je dirais donc que l'accent et le bon mot sont deux traits caractéristiques de Mohamed-Chérif, et comme la signature sincère de son style, de ses écarts d'identité assumés et de la liberté joyeuse qui accompagne ses combats contre les faussetés des impositions identitaires monolithiques, les abus de pouvoir et les idéologies anti-démocratiques. Les marques d'une résistance intellectuelle sincère à ces





abus et faussetés
et d'une sincérité
intellectuelle
militante ■

1. Mohamed-Chérif Ferjani, *Le politique et le religieux dans le champ islamique*, Paris, Fayard, 2005.
2. Samuel Huntington, *Le choc des civilisations*, Paris Odile Jacob, 1997
3. Elie During, « Politiques de l'accent, Rancière entre Deleuz et Derrida », in Jacques Rancière. *Politique de l'esthétique*, ss. Dir. De Jérôme Game et Aliocha Wald Lasowski. Editions des Archives contemporaines ; 2009.
4. Revue éditée par l'association ADATE, à Grenoble, www.ecarts-identite.org
5. Mohamed-Chérif Ferjani, « L'Autre sujet de droit ou objet imaginaire ? L'altérité à travers les paradoxes du statut du migrant », in *Droits de l'Homme à l'épreuve de l'Autre*, *Ecarts d'identité* N° 88, Mars 1999.
6. Mohamed-Chérif ferjani, « Identité(s) sans papiers... identité(s) de papiers », in *Papiers d'identité, Identités de papiers*, *Ecarts d'identité* N° 93, Automne 2000.

